

Christopher Middleton

Coriolan

traduit de l'anglais par André Le Vot

Faut-il me loger dans cet os ? Venant, comme c'est le cas, de si loin, je trouve d'abord l'os trop petit. Trop petit, mais il grandit. Grandit. Maintenant j'ai un long fémur avec son dôme, et j'en ai fait ma demeure. Ça aurait pu être une phalange, ce n'est ni un crâne ni une rotule, mais un creux longiforme, cassant comme une tige de céleri, une arête de poisson, l'os d'un mort, dont, ayant vécu autour ou, comme un chien, l'ayant déterré, vous ne savez d'où il est venu et pourtant vous n'osez pas respirer dessus.

Dans cet os, il y a de l'espace. Une grande chambre s'ouvre dans l'os, avec de plus en plus d'espace. La lumière est enfermée dans l'os et pourtant elle circule à travers cette chambre. D'où vient-elle ? Je suis entré par une petite porte et je suis stupéfait, alors que je me redresse, de reconnaître de telles fenêtres tout autour de cette chambre ovale d'os illuminé. Serait-ce des judas ? Pas même ces cadres perpendiculaires dans lesquels viennent confortablement se loger des cadres d'acier plus petits. Pas même les vitres oblongues dans le plâtre auréolé de pluie d'un plafond de mansarde, cette lucarne que vous soulevez en poussant un abattant rouillé. Non, ici les fenêtres sont des énormes trous de flûte ouverts en permanence et à travers lesquels les vents soufflent leur musiques.

Bon alors, en voyant de telles fenêtres, aurais-je dû courir, frappé d'effroi, pour les fermer ? Au lieu de cela, je cours regarder au dehors, et voici la ville. Une rivière verte et bleue la traverse. Je vois au loin sur sa rive une silhouette isocèle. Pas d'erreur, c'est un pêcheur qui se tient là. À ce moment même il ferre un poisson brillant, brillant et crépu, écailleux, zébré. Il fixe son regard sur la fenêtre où je me tiens. Nous entrons en contact selon un certain angle, à mi-chemin de nos regards sur la ligne allégée de son poisson. Je comprends alors que je suis invité. Dans son poing, le poing gauche, il serre une rame dressée ; ce n'est pas un crible à alevins. Le feu de bois auprès de lui, il l'entend crépiter, sur ce bord de la rivière.

Mais la chambre – il fallait que je sois dans la chambre d'os. Quels sont ces stries coralliennes dans la blancheur où je me tiens ? Et ces autres fenêtres ? Je flotte jusqu'à la plus proche. Regarde, vois ce paysage de forêt dense, de cavernes, de ravines avec les tombes familiaires sculptées dans les escarpements vertigineux. Étincelant au loin, un océan. Quelques touffes blanches de nuages indiquent que le simoun est venu et s'est éloigné.

Il y a aussi ces colonnes, ces orangers dans les jardins, des allées ombragées bordées de murs, des filets de fumée qui s'élèvent des trous dans les toits de tuiles, des bouquets d'arbres de chaque côté de la rivière, et la rivière qui s'écoule librement vers l'océan. À l'exception d'un tintement de clarines qui s'élève du troupeau de chèvres, la chambre est silencieuse et, attendez une seconde, les éclaboussures du

corail me rappellent des taches de sang que j'ai vues autre part, où ne régnait pas une telle quiétude.

Jetant à nouveau un coup d'œil, j'entends la note solitaire que lance le cor d'un veilleur. Quel plaisir, ah, quelle émotion, que de sentir l'odeur des animaux. Le bouc et la vache, le sanglier, le furet qui a l'odeur du foin pourrissant au soleil, le fruit gâté à la puanteur du puma. Je commence à percevoir des voix, tantôt il y en a qui murmurent, tantôt qui se brisent en sanglots étouffés, qui hurlent sans excès, et pourtant la chambre – fenêtres ouvertes, soupirs de flûte et tout le reste – reste très éloignée de cela, et elle est propre.

À pas lents, sans savoir comment, accablé, plié en deux par le chagrin, un poids entre mes omoplates saillantes, les mâchoires serrées, les lèvres étirées, les tendons du cou raidis, je traverse le sol, attiré vers une table. Il y a une table, faite d'albâtre, ou de marbre, ou d'os cristallisé.

Comme je m'en approche, je remarque que la table produit une lueur qui ne m'est pas étrangère. C'est le cube de rocher blanc, veiné de rouge, aperçu il y a longtemps dans un arroyo qui venait du nord et faisait un crochet pour se jeter dans le Rio Grande, à une demi-journée de route à l'ouest de Langtry. Il forme une table naturelle, sur une saillie ; derrière la saillie, des abris rocheux, autrefois profonds ont été érodés par les ans et par les éléments. Voilà ma table, et elle m'appelle. C'est là que, la lumière tombant sur cette table depuis la fenêtre qui se trouve derrière, je serai à l'ouvrage. Travaillant à quoi ? Et tout le temps ? Par moment – la vue sera toujours là pour relancer l'intérêt. Je me dis que le pêcheur – et le revoici, c'est Steve Goddard, l'attrapeur de maquereaux de Cadgwith – va me montrer, au-dessus et en-dessous du sol, les gens de Coriolan, la cité perdue que je désespérais de jamais trouver. Dans ses tavernes et ses cuisines il y aura des gens ; des pâturages secrets s'ouvriront pour nous quand nous lèveront le loquet de barrières intangibles dans la profondeur du temps.

Je lève les yeux, les ravines lointaines, la forêt, l'océan sont toujours là, mais tout à coup je fouille du regard la surface de cette table de roc osseux. Voici un poisson doré sous une couche qui a mis des milliers d'années à se solidifier, sans devenir opaque. Sédimentation sur l'os lumineux, à une allure d'escargot ; pulvérisé sous la pression de la force aveugle qui soutient chaque bulle de temps individuelle (chacune avec sa propre tension, son air propre, son absence inscrutable), substance qui a été décantée pour laquer la table, pour prendre le poisson au piège. Un œil rond me fixe de son éclat : ce poisson, vêtu d'un brocard d'écailles crépues et étincelantes, brûle de frétiller, il est plein de vie. Je suis prêt, avec ce couteau passé dans ma ceinture, à attaquer la surface de l'os, à assaillir le roc laqué, à libérer le poisson.

C'est alors que dans l'os transparaît une écriture, elle aussi recouverte d'un vernis, écriture enfantine au début, faite de lettres frustes et séparées, vernissée comme si une lumière fluide mais cristallisée l'avait longtemps balayée de long en large jusqu'à constituer des couches de roc ou d'os, tout en formant impétueusement aussi des lettres qui ne cessaient de changer, si bien que la légende transforme son code chaque fois que vous regardez, les caractères eux-mêmes se métamorphosant, tantôt coptes, tantôt latins, tantôt géorgiens, tantôt arabes, grecs, leurs jambages de plus en plus affirmés et leur légende, du fait de leurs mutations, de moins en moins déchiffrable. Rien à faire, qu'on ouvre grand les yeux ou qu'on les rétrécisse, pour

arrêter le flux de l'écriture. Quel que soit celui qui écrit, la légende, bien qu'aussi courte qu'un soupir, m'interdit de penser qu'il s'agisse d'un message qui me soit destiné.

Qu'est-ce à dire ? Et quel est ce spectateur, qui ne sait pas si l'on est en train de le ridiculiser, de le contrecarrer ou de le congédier ?

Certainement qu'un autre coup d'œil depuis l'autre fenêtre dissipera la fascination provoquée par l'écriture. Goddard est là, qui me fait signe, me fait à nouveau intensément signe ; nos regards sont à nouveau entremêlés, et maintenant il a placé son poisson sur un grill au-dessus du feu. Comment a-t-il pu survivre à ses quelque soixante ans, aux guerres, à la léthargie où notre pays est plongé ? Depuis son bateau coloré, là-bas sur la mer, sentant la tension, chaque fois qu'un poisson mord à l'hameçon, qui se propage de la ligne à ses doigts, il aurait pu pêcher un millier de bancs de maquereaux. Maintenant sur la rive cela lui est égal d'attendre. Ne dit-on pas que l'attente constitue les trois-quarts de l'activité d'un pêcheur ?

Je place les mains en cornet devant ma bouche et je crie : « Hodie yok ! ». Il n'y a pas d'écho, parce qu'il n'y a pas de son, et pas non plus d'écriture, qui s'est dissipée, mais les escarpements se mettent en branle avec leurs tombes et menacent d'encercler la ville, pas tout à fait cependant, car il y a toujours une échappée, sur ma gauche, à travers laquelle le jour a découpé une fissure où je pourrais me glisser. Puis-je seulement trouver la porte, me pelotonner, me faufiler et courir vers la fissure ? Je sais que le cercle s'est refermé. Même si je pouvais retrouver la petite porte en os, à quoi bon ? J'ai perdu la pratique de l'effort, je suis privé de la vigilance que provoquait le moindre effort. La fureur que je maîtrisais, afin de garder les yeux ouverts et leurs mouvements constants, m'a déserté. Des sottises, des calamités, des ruptures qui interrompaient mon sommeil, plus de traces qui pourraient mesurer ma dérive, plus rien qui me retienne dans ce renoncement à vau-l'eau.